

## ATELIER D'ÉCRITURE JUIN 2016

### Écrire d'après 3 photos au choix.

Photo choisie pour ce texte :

La brasserie LIP dans les années soixante. Deux personnes sont assises chacune devant une table. Une femme très classique d'un âge mûr lit le journal et une jeune fille de 20 ans environ semble attendre.

#### Regards croisés

11 heures du matin, une brasserie de quartier tranquille, les habitués s'y retrouvent régulièrement. Georgette, 70 ans, bourgeoise, tirée à quatre épingles, sanglée dans son tailleur de tweed, impeccable, y vient le lundi, le mercredi et le vendredi. Le dimanche, elle va danser à La Coupole avec son amie Josette.

- Bonjour Francis, ma table est-elle libre, lance-t-elle en entrant dans la Brasserie LIP ?

Le barman la remarque à peine, tellement Georgette fait partie du paysage.

- La quatre, comme d'habitude. Une bouteille de chardonnay, c'est bien ça ? Je vous amène le seau à glaçons.

Georgette s'assoit, elle regarde alentour. Il y a très peu de clients pour le moment. Les uns sont partis travailler, les autres vont rappliquer vers midi pour déjeuner.

- Tu fais toujours ton pot-au-feu aux légumes avec os à moelle, Francis ?

- C'est justement le jour,

- Bien dans ce cas, en attendant l'heure, je vais lire les nouvelles fraîches.

Tu as reçu « Le Figaro » Francis ?

- Oui, il a été livré à 9 h. ce matin

- Alors donne-le-moi, avant que quelqu'un qui a du temps à perdre ait la même idée que moi.

- Voilà le journal

Quelle époque, ces années soixante-huitardes, 1969, je ne m'y retrouve plus. Ça gronde de partout. Dans les entreprises, les employés font grève. Les étudiants en colère arrachent les pavés et construisent des barricades. Et ça hurle ces foules en délire. C'est la Révolution. Cela me fait peur. Ce n'est plus de mon temps. Et ces jeunes qui se croient tout permis. Il faut voir comment ils sont habillés ! Les garçons, portent les cheveux longs, des chemises à fleurs et des pantalons pattes d'éléphant et les filles, elles s'habillent très, très court. On appelle ça la mini-jupe. Il paraît que c'est une anglaise, le célèbre mannequin Twiggy, de son vrai nom, Lesley Hornby, née le 19 septembre 1949, qu'on appelait la brindille, tellement elle était fluette, qui a lancé cette mode dans les années soixante.

Cela fait deux mois qu'il y a une pénurie d'essence. Les politiques sont en effervescence. Les policiers, on les appelle des CRS, courent, boucliers aux poings, après les manifestants en essayant de les attraper et leur envoient du gaz lacrymogène en pleine figure.

Comme la Brasserie LIP est sur mon chemin à 10 minutes de chez moi, c'est ici, que je viens me restaurer. C'est ma seule sortie de la journée. Je lis. Je mange. Je bois. Je parle aux clients proches de ma table et après je rentre. Il est alors aux environs de 15 h. Même au Jardin du Luxembourg, je n'y mets plus les pieds. C'est trop risqué. Je n'ai pas envie de recevoir un pavé sur la tête.

- Pourvu qu'il y ait assez d'essence pour que les transporteurs puissent te livrer ta viande et tes victuailles. Avec ça, Francis, la vie peut continuer.

- J'suis d'accord avec vous Georgette, le monde n'a plus toute sa raison ! Encore heureux que l'on puisse toujours boire notre chardonnay et sucer notre os à moelle.

Georgette se penche vers le barman, et baissant le ton :

- T'as vu ce que j'vois Francis. Là, à ma gauche, regardes la jeunette. Qu'est-ce que j'te disais. Elle est habillée, si c'est l'adjectif qui convient avec une mini-jupe. Elle porte une jupe étroite très au-dessus des genoux, au moins, à vingt centimètres. Elle n'a pas froid aux yeux, ni aux cuisses, ni où ce que je pense d'ailleurs. Elle n'a pas de rhumatismes à cet âge. C'est honteux de se vêtir de cette façon pour aguicher les mâles. Elle pourrait au moins tirer sur sa jupe. Qu'est-ce que t'en penses Francis ?

Le barman hausse les épaules et ne répond rien. Il s'empresse vers la jeune fille.

- Et ce s'ra un vittel-menthe pour la jolie demoiselle dit-il en la dévorant des yeux ?

Intimidée soudain, Martine baisse les yeux sur son journal, qui lui couvre les genoux.

Elle prend le garçon à part quand il lui apporte son rafraîchissement.

- Qu'est ce qu'elle a la bignole à me lorgner comme ça, c'est d'une impolitesse. Elle a oublié d'être jeune à ce que je vois. Mais, je ne pense pas qu'à son époque, elle ait conquis la liberté. Il faut voir comment elle est habillée. Elle n'a certainement pas fait partie des suffragettes, ces femmes qui militaient pour le droit de voter des femmes, dans les années 1903-1917.

- C'est certain,

Francis se gratte l'oreille droite, ajuste sur son épaule le torchon avec lequel il sert les plats chauds, fatigué, il ne prend pas partie.

- Vous avez vu comme elle m'examine d'un air outré et pincé. Mais, c'est qu'elle insiste, elle me nargue, la vieille. Non, c'est certain nous ne sommes pas du même monde. Elle croit que je ne la vois pas. Elle fait semblant de lire, cachée derrière "Le Figaro" et me jette des regards de côté qui en disent long sur la nature de ses pensées.

- Est-ce que je me cache moi ? Je n'ai pas honte de mes opinions moi. Je lis "Libération", moi et je montre mes cuisses, moi. Elle, elle est collet monté et démodée. Elle a fait son temps. Place aux jeunes.

- Euh..., le fossé des générations s'est creusé et on n'a rien vu venir.

Francis tourne les talons et s'en va d'un pas rapide dans la cuisine en maugréant contre les femmes.

Jacqueline F.